

Une tragique inertie / Le poids de la honte

Alain Roy et Mathieu Bélisle

Numéro 84, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. & Bélisle, M. (2021). Une tragique inertie / Le poids de la honte.
L'Inconvénient, (84), 3–5.

UNE TRAGIQUE INERTIE

Pourquoi l'humanité ne prend-elle pas au sérieux les avertissements que lui adressent les scientifiques relativement à la crise climatique ?

Depuis des décennies, nous nous donnons des cibles d'émissions de gaz à effet de serre que nous ne respectons pas et que nous reportons sans cesse alors que le moment de vérité, lui, se rapproche inéluctablement. Dans son article fouillé et terrifiant, André Noël nous rappelle que des études sérieuses avancent maintenant le scénario d'une « apocalypse » dès 2060, c'est-à-dire un emballement irréversible du processus de réchauffement qui conduira à la disparition des six septièmes de la population humaine.

2060, c'est presque demain à l'échelle historique, une minuscule quarantaine d'années. Plusieurs d'entre nous seront encore vivants en 2060. Nous aurons ainsi *peut-être* le privilège d'assister non pas à la « fin du monde » – car le monde continuera d'exister, avec ou sans nous –, mais à la fin de la civilisation humaine telle que nous la connaissons.

En vérité, nous sommes peut-être déjà en train de vivre cette fin, écrit Anaïs Boulard. Tous ces événements météorologiques extrêmes qui remplissent nos bulletins de nouvelles, « nous continuons de penser que ce sont les *signes* d'une fin qui se rapproche, au lieu d'envisager que nous *vivons* la fin ». Médusés, nous observons les images de villes inondées, de feux de forêt au Portugal, en Australie, en Californie, en France. Cette semaine-ci, nous nous étonnons – ou à peine – des températures nordiques... au Texas. Les événements météorologiques extrêmes sont devenus presque banals et nous nous habituons à cette nouvelle réalité.

Or, selon une hypothèse inquiétante, qu'évoque aussi Noël, nous aurions peut-être franchi un point de non-retour : malgré la baisse des émissions de GES de source humaine au cours de la pandémie, on a observé l'an dernier une *hausse* des émissions totales, ce qui signifie que la nature en libère *elle-même* de plus en plus (entre autres ce fameux méthane emprisonné sous les glaces polaires), ce qui aggrave l'effet de serre, et donc le réchauffement, qui accélérera à son tour la libération d'autres GES, et ainsi de suite. Il ne s'agit plus seulement de limiter nos propres émissions, chose que nous peinons déjà à faire, mais de contrer un emballement planétaire.

Face à cette situation, les « petits pas dans la bonne direction », comme le dit Alain Deneault, sont forcément dérisoires. Tous ces petits gestes que nous posons quotidiennement en nous disant que nous contribuons à la bonne santé de la planète – faire du recyclage, utiliser les

transports en commun ou nous déplacer à pied, ne pas consommer de pailles en plastique – sont certes louables, mais ils ne suffisent pas du tout à modifier le tableau général. La situation ne cesse d'empirer malgré tous ces petits gestes, dont la principale fonction serait peut-être surtout de nous convaincre que nous ne sommes pas inactifs, de nous déculpabiliser du fait que nous n'en faisons pas assez.

•

Pourquoi donc l'humanité ne prend-elle pas au sérieux ce que disent les scientifiques ? Le scénario d'une apocalypse dans quelques décennies seulement semble si énorme que notre réaction naturelle est de ne pas y croire. Mais si nous ne croyons pas à l'urgence de la situation, nous ne ferons pas ce qu'il faut pour y remédier ; nous nous contenterons de demi-mesures et de timides efforts qui ne changeront rien à l'issue finale.

Nous sommes accoutumés, dans la tradition occidentale, à regarder le scepticisme comme une qualité de l'esprit. Mais voici que « le refus d'admettre une chose sans examen critique » a cédé la place au « refus d'admettre une chose *après* examen critique ». Le scepticisme inhérent à la méthode scientifique s'est retourné contre la science elle-même. Pourquoi doutons-nous de tous ces savants qui ne sont pourtant pas des illuminés ? Pourquoi ne prenons-nous pas la pleine mesure de ce qu'ils nous disent ?

Il y a tout d'abord, sans doute, le décalage entre la petitesse de certains chiffres et l'énormité des conséquences annoncées. Une hausse de 1,5 degré Celsius, cela semble presque insignifiant (voire secrètement désirable dans un pays froid comme le nôtre...). Comment un ou deux minuscules degrés pourraient-ils complètement dérégler le climat ? Les scientifiques ont dû se tromper dans leurs calculs... N'exagèrent-ils pas un petit peu pour nous sensibiliser ?

Il y a ensuite, évidemment, notre réticence à modifier nos habitudes. Nous sommes prêts à poser ces petits gestes qui ne coûtent pas trop, mais qui donc, du jour au lendemain, accepterait de renoncer à tout voyage en avion (salut, Maxime et Claudia) ? à ne plus manger de viande ? à ne faire que de l'autopartage ? à ne pas avoir de chalet ? à vivre dans un petit espace ? à réduire fortement son temps d'écran et son utilisation d'Internet ? à ne faire qu'un seul enfant ou pas du tout ? à ne renouveler sa garde-robe qu'aux cinq ans ? etc. En somme, qui consentirait à faire de nombreux et réels *sacrifices* ? Sommes-nous prêts à nous engager dans la voie de la décroissance et de

la démondialisation avec tout ce que cela suppose : ne consommer que des produits locaux (adieu bourgeoisie, café et chocolat) ? ne plus avoir accès à des produits abordables fabriqués en Asie ? limiter les mouvements de population à travers le globe ?

Intervient également un certain fatalisme face à des phénomènes qui dépassent notre capacité d'action individuelle. Le problème, nous disons-nous non sans raison, ce sont ultimement les États et les grandes industries polluantes qui devront le régler. Or comme le démontre Ugo Gilbert Tremblay dans son essai de géopolitique réaliste, la méfiance et les rivalités entre les grandes puissances les conduisent naturellement à l'inaction pour cette raison très simple : la lutte contre le réchauffement suppose une décroissance, un recul des activités industrielles, technologiques, militaires et autres. Quelle puissance voudra laisser le champ libre à ses rivales ?

Enfin, il y a le problème à première vue insoluble de la démographie. Au début de l'ère industrielle, la Terre comptait environ 750 millions d'êtres humains. Ceux-ci avoisinent maintenant les 8 milliards. On prévoit qu'ils seront 10 milliards vers 2050. Comme l'explique le biologiste Michel Crête, face à de telles données, le verdict tomberait rapidement pour des spécialistes de la démographie animale : « Il s'agit d'une éruption et cette croissance se terminera par un effondrement des effectifs quand la compétition pour les ressources deviendra suffisamment forte. » C'est ce qui s'est produit avec les caribous dans le nord du Québec quand les réserves de lichen ont manqué. L'augmentation importante des populations en Asie et en Afrique ne pourra qu'amplifier la crise climatique. Que faire contre cela ? Comment fait-on pour réduire la population mondiale ?

•

Ces « petites raisons » permettent d'expliquer ou de comprendre notre inertie relativement à la crise du réchauffement climatique, mais un moment viendra, sans doute, où nous devons nous poser sérieusement la question suivante : tenons-nous à l'avenir du genre humain ? Non pas seulement « à l'avenir de nos enfants et petits-enfants », comme disent les politiciens, mais à l'avenir d'une humanité abstraite et lointaine dont nous ignorons les visages ?

Quand je pense à la façon dont l'humanité présente se comporte à l'endroit de l'humanité passée – une humanité autre qu'elle-même, qu'elle passe son temps à condamner et à dénigrer –, je me dis que cela n'augure rien de bon.

Alain Roy

LE POIDS DE LA HONTE

Le coryphée : N'as-tu pas encore dépassé quelque borne ?
Prométhée : J'ai évité aux hommes d'avoir à regarder leur mort en face.

Le coryphée : Quel remède as-tu trouvé contre ce mal ?

Prométhée : Je les ai imprégnés d'aveugles espérances.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*

Dans *L'obsolescence de l'homme*, commentaire pénétrant sur les conséquences de la révolution industrielle, le philosophe Günther Anders constatait, dès le milieu du siècle dernier, que l'individu moderne souffrait d'une « honte prométhéenne », « la honte devant l'humiliante qualité des choses qu'il avait lui-même fabriquées ». C'est l'immense paradoxe auquel conduisait le développement technologique effréné : alors que l'humanité avait cru qu'un tel développement lui permettrait de maîtriser la nature, d'en devenir l'unique possesseur, elle découvrait que ses inventions étaient dotées d'un pouvoir qui la dépassait et qu'elle ne pouvait contrôler. Pire : que ses inventions, à partir d'un certain stade de développement, n'avaient plus besoin d'elle, pouvaient même aspirer à la remplacer. En vérité, le pacte entre l'humanité et la technologie reposait sur un malentendu, sur une sorte de quiproquo tragique dont personne n'avait anticipé le dénouement. Si la technologie, dans ses formes les plus primitives, avait depuis toujours dépendu du bon vouloir de l'humain, qu'elle était apparue à ce dernier comme un simple moyen lui permettant d'atteindre ses fins, la modernité voyait le rapport de force s'inverser : ce n'était plus la technologie qui était au service de l'humain, c'était désormais l'humain qui était appelé à servir la technologie, à devenir toujours plus soumis à son pouvoir.

Pour saisir l'ampleur de ce renversement, il faut user d'imagination et concevoir la possibilité que la technologie soit devenue au fil du dernier siècle l'équivalent d'une espèce vivante, capable d'évoluer et de s'adapter à son environnement, de suivre sa propre trajectoire, d'écrire son histoire. Il faut penser que les milliards de robots et d'appareils, d'ordinateurs et de réseaux qui peuplent la planète représentent aujourd'hui des formes de vie (quasi) autonomes, obéissant comme nous aux lois de la sélection naturelle, que de telles lois poussent les membres de l'espèce à se reproduire (aujourd'hui, ce sont les machines qui engendrent les machines), à lutter pour leur survie en se disputant l'espace et les ressources, que certaines lignées sont condamnées à l'extinction rapide au profit d'autres lignées plus aptes. L'évolution technologique donne naissance à

des formes d'organisation toujours plus complexes, capables de se lier les unes aux autres, de collaborer par le dialogue et l'échange d'information, de se porter secours en cas de menace, capables, en somme, de faire société. La honte prométhéenne tient dans le fait que l'individu moderne doit rivaliser non plus simplement avec d'autres humains, mais avec des machines dotées de capacités bien supérieures aux siennes, des machines désormais en mesure de le remplacer presque partout, sur les chaînes de montage des usines, dans les tâches de traitement et d'analyse des données, dans le commerce et la publicité, dans les communications et sur les voies de transport, bientôt peut-être dans la médecine, la thérapie et l'enseignement. D'ailleurs, l'essor récent de l'érobotique montre bien que la domination de l'espèce technologique ne connaît pas de limites : comment l'humain peut-il rivaliser avec le désir infini des robots ?

Pour l'heure, l'individu moderne hésite entre deux attitudes vis-à-vis cette honte. Les personnes les plus optimistes cherchent à conjurer la honte en misant sur la fusion des deux espèces, l'espèce humaine et l'espèce technologique, en une seule, au prix de l'entrée dans l'ère du posthumain. C'est ce qui conduit l'historien Yuval Noah Hariri à prédire la disparition probable, « d'ici un siècle ou deux », de l'humain tel que nous le connaissons depuis des milliers d'années : « Nous allons utiliser la technologie [...] pour nous améliorer et prendre une forme différente, pour devenir quelque chose qui est beaucoup plus différent de nous que nous le sommes de l'Homme de Néanderthal. » En un sens, un tel pari ne peut rien faire d'autre que renforcer le pouvoir de la technologie sur l'humain, que l'établir comme unique étalon de mesure. À terme, cela risque de conduire à notre devenir-robot, où la moindre exigence de changement sera accueillie sans réserve, deviendra l'équivalent d'une simple mise à jour de programme. L'autre attitude, à mon avis la plus répandue, consiste à ignorer la honte, à la réprimer, bref à faire comme si de rien n'était. C'est cette attitude de déni, fondée sur des stratégies de refoulement, qui, je crois, se trouve au cœur de notre rapport à la menace posée par les changements climatiques.

Ce n'est sans doute pas un hasard si Günther Anders a éprouvé lui-même la honte prométhéenne aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Un tel sentiment ne pouvait se laisser voir nettement qu'au cœur de la catastrophe la plus totale, en pleine apocalypse. L'apocalypse, d'ailleurs, ce n'était pas la fin du monde, ainsi que les productions hollywoodiennes allaient nous y habituer, mais le temps du dévoilement d'une vérité demeurée jusque-là cachée (en grec ancien, *apokalypse* signifie « révélation »).

Cette vérité, on pourrait la résumer ainsi : l'humanité détenait désormais les moyens techniques de produire sa propre disparition. Ces moyens, la bombe et les chambres à gaz, personne n'en soupçonnait l'efficacité, pas même leurs auteurs : leur pouvoir de destruction allait au-delà de tout ce qu'on avait pu imaginer. En un sens, c'est précisément l'excès contenu dans Hiroshima et la Shoah qui a mis fin à la guerre : une frontière venait d'être franchie, l'humanité venait de se voir dépassée par quelque chose qu'elle n'avait pas anticipé. Comme Frankenstein, le Prométhée moderne de la géniale Mary Shelley, elle découvrait que le pacte avec les sciences expérimentales était en train de se retourner contre elle, qu'une lignée maudite venait de naître, une espèce monstrueuse sur laquelle elle n'avait plus aucun contrôle.

Une humanité dépassée : voilà, me semble-t-il, le nœud du problème auquel nous confronte la crise climatique. Si l'individu moderne semble si peu réceptif à l'inquiétude des scientifiques, dont les prévisions sont pourtant appuyées par des données incontestables, c'est que la reconnaissance de la gravité de la situation l'oblige d'abord à se mesurer à la honte qu'il a refoulée. J'insiste : si aucune société dite avancée ne songe sérieusement à remettre en question ses habitudes et son mode de vie privilégiés, si personne – ou presque – n'accepte de renoncer à quelque luxe que ce soit, c'est que nous n'avons pas vraiment tiré les conséquences *profondes* de Hiroshima et de la Shoah, que ces conséquences découvertes ont été aussitôt recouvertes, cachées. Pour que les engagements des gouvernements en matière de lutte aux changements climatiques ne se résument plus à des vœux pieux et à des promesses brisées, il faudrait d'abord reconnaître que nous n'avons plus le contrôle sur le monde, que nous ne l'avons sans doute jamais eu, que c'est la technologie qui le domine et est en train de le détruire, la technologie qui, à plus ou moins brève échéance, prépare notre propre disparition.

Bref, il s'agirait d'assumer le poids de la honte, de reconnaître que nous accusons sur la marche du monde un retard considérable, que nous n'avons pas les moyens de nos prétentions, que nous sommes complètement dépassés, aussi bien par ce que nous avons inventé que par ce que nous continuons d'attendre et d'espérer.

Mathieu Bélisle